Weyergans, Jean-Philippe Toussaint, Harpman, Cliff, Roegiers, Bauchau, Geluck, Pirotte, etc. : nos auteurs primés en France en 2005-2006 sont reçus ce mercredi midi par Fadila Laanan. PHOTO BELGA.

COUP DE CŒUR

Michel Caminiti, un tour de roue et puis voilà !

« DÉJANTÉ 2 » (2005).

Les bonnes expos en galerie ne se trouvent pas sous le pas d'un cheval, ce n'est pas un mystère. Il faut reconnaître qu'elles n'ont pas, comme les musées, le secours de l'histoire de l'art ! On n'en saluera que mieux la présence de l'étrange Caminiti à la galerie Pascal Polar, à Bruxelles.

L'homme, originaire de Calabre et jouissant apparemment d'une belle visibilité à Marseille où il vit, transforme les cimaises en pages blanches où jaillissent, se posent d'intrigantes, de monumentales épures. Ce sculpteur, ou plutôt assembleur, utilise l'objet manufacturé, le segment d'objet, comme la pointe du crayon, circonscrivant le volume en clinicien, entre surgissement, tension, très ample mouvement. Objets industrialisés et techniques – roue de vélo, canne à pêche, hélice, partie de ventilateur – sont reconvertis en signes monumentaux en trois dimensions, de façon à ce que seuls la gestuelle, l'envol, la grâce aérienne, l'appel du large soient perceptibles. N'est-ce pas paradoxal quand on songe que rien, a priori, n'est plus étranger à la conception d'une écriture spatiale aussi majestueuse qu'un pneu, une jante, quelques rayons, un bout d'acier chromé, de la fibre de verre, du caoutchouc ?

Tout cela est bien loin du nouveau réalisme d'antan qui jouait sur l'accumulation et le délire consumériste, des « ready made » de Duchamp qui se contenta de transposer l'objet banal dans l'espace de l'art. Chez Caminiti, l'hélice, la roue de vélo, les pales du ventilateur sont choisies pour leur pureté esthétique, leur capacité « scripturaire » à occuper et à animer l'espace, d'un seul coup d'archet pour ainsi dire.

DANIÈLE GILLEMON

Galerie Pascal Polar, 108 chaussée de Charleroi, 1060 Bruxelles, jusqu'au 4 novembre. Tél. 02-537.81.36, www.pascalpolar.be

Cinéma / « L'homme de sa vie » sort ce mercredi

Zabou Breitman fustige les petits bras

« ON EST TELLEMENT PEU dans la sensualité. Tellement dans une réduction de l'humain ! La sensualité est quand même ce qui nous différencie de l'animal. » PHOTO BRUNO ARNOLD / ASAP.

L'ACTRICE-RÉALISATRICE revendique de l'ampleur. Avec une histoire passionnelle, non conventionnelle.

ENTRETIEN

Au départ, elle voulait être prof d'anglais ou journaliste. Mais surtout, surtout, elle désirait écrire. Rêves secrets, car on la découvre d'abord actrice. Rigolote dans des films rigolos. Elle s'appelle alors simplement Zabou. Puis un jour, au théâtre, elle décide de mettre en lumière son nom de famille, Breitman. Et de l'attacher à son pseudo. Comme si elle permettait à une autre part d'elle-même de s'affirmer, de s'exprimer. Depuis, Zabou Breitman se révèle passionnante, singulière. Au cinéma, au théâtre. Elle met en scène et impose un style. Fragmenté, sensuel, jamais réducteur. Comme l'atteste *L'homme de sa vie*, son deuxième long-métrage en tant que réalisatrice. Une bouleversante histoire passionnelle entre deux hommes.

Ce film a-t-il été fait pour nous faire ressentir de belles choses ?

Absolument. Je ne voulais pas un film explicatif. Surtout ne pas dire, ne pas expliquer. Laisser parler l'intelligence intuitive. Je voulais un film en prise avec les sens du spectateur. Suggérer, pour que le public ne soit pas dans la compréhension mais dans le ressenti. D'où des scènes comme l'étiquette dans le cou ou le doigt sur la peau. Je voulais provoquer la chair de poule. On est tellement peu dans la sensualité. Tellement dans une réduction de l'humain ! La sensualité est quand même ce qui nous différencie de l'animal.

J'ai adoré le travail sur le cadre, les recherches visuelles. Au fur et à mesure du tournage, je me suis rendue compte que j'adorais ça. J'avais des évidences de travail. Je me suis laissée aller. J'ai mon film déjà monté dans ma tête quand je tourne. Il est très écrit, mais faire du cinéma n'est pas de la littérature. J'ai donc dû assouplir certaines choses au montage. J'avais beaucoup de plans larges et vides, la maison, les voilages, sans les personnages. Cela m'avait manqué lors du montage de mon premier film – j'avais dû utiliser tous les plans tournés.

Qu'avez-vous pensé en voyant « Brokeback Mountain » ?

Avant de le voir, j'ai flippé. En le voyant, l'inquiétude s'est envolée, car mon film n'a rien à voir. C'est une comédie romantique entre deux hommes, mais c'est surtout un film qui pose la question de la question. Savoir s'il faut se poser des questions. Mon film parle aussi beaucoup de liberté. Quel numéro est-on dans la vie ? Un numéro 1 peut-il être un numéro 2 ? Ou doit-il rester numéro 1 toute sa vie ? Le choix et la liberté, c'est quoi ? Est-ce moral, social ? Le cinéma sert à me poser des questions. Mais aussi à visualiser ce que j'ai dans la tête.

Qu'est-ce qui a changé entre Zabou et Zabou Breitman ?

J'ai acquis une indépendance, une liberté d'expression. J'ai tracé mon petit chemin, j'ai poussé les portes. Tous les jours, je prends un peu plus d'assurance. C'est progressif. Les spectateurs font assez vite le lien entre Zabou et Zabou Breitman, même s'ils sont un peu en retard sur mon histoire. C'est comme dans mon film : j'ai voulu que les spectateurs soient en retard, comme on peut l'être dans sa propre histoire quand on est amoureux. C'est après coup que les choses se mettent en place. On est au-delà de la compréhension rationnelle et raisonnable.

La mise en scène prend le pas sur votre métier d'actrice ?

Parce que j'y trouve une satisfaction que je n'ai pas en tant que comédienne. Car les rôles qu'on me propose ne m'intéressent pas vraiment. Je pourrais m'en écrire, mais j'aurais du mal à me diriger. Je ne me sentirais pas à la hauteur, je serais intimidée par rapport à l'équipe. Et puis, ça ne me manque pas ! Ce qui est magique avec la magie, dit un des personnages, c'est que cela ne se passe pas nécessairement où l'on croit. J'aime cette phrase, car elle dit, pour moi, la définition de l'art et de l'amour.

« Ce qui est magique avec la magie, dit un des personnages, c'est que cela ne se passe pas nécessairement où l'on croit »

De quoi est composé votre bagage cinématographique ?

D'un large panel depuis l'enfance. Ma culture cinéma va des films de l'Est aux films américains en passant par les russes et les asiatiques. Mon père m'a appris les codes du cinéma toute petite. Je nageais dedans, c'était donc une évidence. Je le regardais faire du montage. Ce fut de l'éducation passive et naturelle.

Votre film a une beauté visuelle et une grandeur d'âme…

On vit dans un monde qui nie cela. Et cela me gêne profondément. C'est pourquoi j'ai fait ce film. J'en ai marre des comportements et sentiments humains tout petits et moches. J'en ai marre des petits bras. Marre de cette tendance de dépréciation de l'être humain. Marre des choses étriquées. Je voulais des personnages forts, des sentiments larges, des attitudes amples, qu'on aille dans le bonheur ou dans le désespoir. Souvenez-vous des comédies de Lubitsch, des films de Hitchcock. ■

Propos recueillis par FABIENNE BRADFER

► MAD CRITIQUE DU FILM

Théâtre / « Etape au motel », au 210

Cogniaux compose un air de repos

ENTRETIEN

Après de joyeuses aventures à quatre mains, il a fait le grand saut. Bernard Cogniaux, l'un de nos acteurs les plus attachants, dévoilera, ce mercredi soir, une pièce qu'il a écrite et dirigée lui-même. Sur la scène de l'Atelier 210, à Bruxelles, son *Etape au motel* confrontera Pierre (Christian Dalimier), sa maîtresse (Lætitia Reva) et son épouse, Françoise (Marie-Paule Kumps). Un classique triangle amoureux ? Ce serait bien mal connaître l'âme de l'artiste.

COGNIAUX, acteur précieux, signe « Etape au motel », son premier texte écrit en solo. PHOTO ANNE DE GÉLAS.

En apparence, votre pièce pourrait passer pour un vaudeville…

Elle a fait rire les premières personnes qui l'ont lue. Mais ce n'était pas du tout mon intention ! L'idée de la pièce m'est venue en écrivant les sketches du spectacle A table !, *avec Marie-Paule Kumps. Cette séquence était trop morose et nostalgique par rapport à l'humeur du spectacle, mais je l'aimais bien. J'ai eu envie de la développer. Pour moi, c'est une histoire très triste, et pas comique ! Peut-être l'humour provient-il du fait que les personnages ne se prennent pas au sérieux… Dans la vie, je pense aussi que le rire permet de faire face à des situations délicates.*

Le propos de la pièce n'est pas tant l'adultère que l'aire de liberté qu'il semble dégager…

C'est effectivement le sujet. Le but de la relation entre le couple formé par Pierre et sa maîtresse n'est pas l'acte sexuel. Enfin… on imagine que ça se passe bien entre eux. Mais la pièce se joue dans la cafétéria du motel. Il n'y a pas de polochons, ils sont habillés et ils se touchent très peu. Leur but, c'est de se créer une relation en dehors du réel. De se raconter des histoires, de s'inventer une vie face à l'autre.

Tous les spectateurs pourront-ils s'identifier à la situation ?

Je crois qu'on peut tous se reconnaître dans le procédé. Tout le monde a des fantasmes. L'image du motel fait rêver. On a tous envie de dire ou de s'entendre dire : « J'ai envie d'aller au motel avec vous. » *On ne le fait presque jamais, mais on voudrait bien. On cherche dans l'infidélité ce moment où on peut rester séduisant trois heures par semaine. Parce qu'être séduisant 24 heures sur 24, les mains dans l'eau de vaisselle, c'est beaucoup plus dur.*

Le goût de l'écriture s'est-il définitivement installé en vous ?

L'envie d'écrire est tout le temps présente, mais je ne sais pas encore si je continuerai en solo. J'ai beaucoup appris. Je sais que j'adore inventer des histoires… et que la concrétisation sur le papier est beaucoup plus douloureuse. Je sais aussi que les grandes épopées, ce n'est pas mon truc. Pas plus que les pièces basées sur des faits historiques. J'aime mieux inventer, tout en partant de choses personnelles. ■

Propos recueillis par LAURENT ANCION

Etape au motel, du 11 octobre au 4 novembre à l'Atelier 210, chaussée Saint-Pierre 210, 1040 Bruxelles. Tél. : 02-732.25.98 ; www.atelier210.be

Musique / Critique de l'album qui sort ce jeudi

Sting from the labyrinth

Voilà un CD qui va faire jaser. Un chanteur pop qui vient perdre son temps avec des mélodies vieilles de quatre siècles ? Une agression gratuite de *crossover* ? Ni l'un ni l'autre, probablement. Mais à coup sûr, ce disque n'est pas un objet comme les autres.

D'abord, parce que Sting avait envie de se faire plaisir et que cela s'entend. Ensuite, parce qu'au travers de ces *songs* de Dowland et de leur envoûtante mélancolie, c'est tout le portrait d'une époque, de ses joies et de ses peines que nous raconte Sting, notamment en nous lisant des extraits de la correspondance du compositeur. Enfin, parce que dans son interprétation, il remet en cause notre conception même du *song* élisabéthain.

Traditionnellement, on confie ces chansons anciennes aux voix blanches des contre-ténors et autres ténors légers. Dans un souci de désincarner un propos qui se pare alors d'un mélange de candeur et d'intemporalité. Sting et son fantastique luthiste, Edin Karamazov, nous ramènent sur terre. Tantôt légèrement rauque, tantôt incroyablement douce, la voix caresse certes la mélodie, mais elle lui donne une chair, une sensualité qui aident à faire un sort aux mots.

Et si, dans ce stimulant mélange d'un contenu poétique et d'un support musical presque populaire, le *song* élisabéthain retrouvait ses origines de *folk song* ? Et Dowland, le barde des cercles raffinés de l'Angleterre d'Elisabeth Ier, de devenir l'ancêtre naturel de Leonard Cohen. C'est peut-être ce que démontre ce disque, avec un bonheur de chaque instant. Sans parler des soli instrumentaux qu'envoie le luthiste, avec un panache digne des musiciens rock les plus endiablés.

Alors, un inutile *cross over* ? Non : de la musique tout simplement, et de la musique qui parle au cœur, directement. Et tant pis si certains savants maniaques rechignent : leurs grognements nous expliqueront sans doute pourquoi Sting et Karamazov ont raison. ■

SERGE MARTIN

Songs from the Labyrinth ; Sting, Edin Karamazov (DG).